Correspondance Henri Bergson - Adolf Keller (1914-1939). Un dialogue franco-suisse entre philosophie, théologie, psychanalyse et relations internationales

Florent Serina

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bergsoniana/495>

DOI : 10.4000/bergsoniana.495

ISSN : 2800-874X

Éditeur

Société des amis de Bergson

Référence électronique

Florent Serina, « Correspondance Henri Bergson - Adolf Keller (1914-1939). Un dialogue franco-suisse entre philosophie, théologie, psychanalyse et relations internationales », *Bergsoniana* [En ligne], 1 | 2021, mis en ligne le 01 juillet 2021, consulté le 08 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/bergsoniana/495> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bergsoniana.495>

Les contenus de la revue sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

CORRESPONDANCE HENRI BERGSON-ADOLF KELLER (1914-1939)

Un dialogue franco-suisse entre
philosophie, théologie, psychanalyse
et relations internationales

Florent SERINA

Loin de faire l'impasse sur ses rapports avec ses contemporains helvétiques, le riche volume de *Correspondances* d'Henri Bergson a toutefois quelque peu négligé ses relations avec la Suisse alémanique. Un indice aurait pourtant pu conduire ses éditeurs vers la *Stadtbibliothek* de Winterthur, dans le canton de Zurich, où se trouvent depuis une vingtaine d'années plusieurs lettres du philosophe français au pasteur et psychologue Adolf Keller (1872-1963).¹ Au printemps 1914, dans un courrier à Diederichs, Bergson indique en effet avoir lu « la très intéressante étude que le Dr Adolf Keller a bien voulu [lui] consacrer, » précisant qu'il lui avait « écrit directement » pour lui dire « le bien » qu'il en pensait (Bergson 2002, 575). Leurs échanges épistolaires, publiés ici intégralement pour la première fois, n'en demeurent pas moins incomplets, en raison de la politique d'archives qu'organisa Bergson de son vivant. D'un côté, malgré ses nombreux déménagements, Keller semble avoir pris soin de conserver les sept lettres que l'auteur de *L'Évolution créatrice* lui avait adressées, si bien qu'aucune ne paraît manquer. Mais de l'autre, seules trois missives de Keller ont pu

1. Une grande part des archives d'Adolf Keller sont encore en possession de son fils, Pierre Keller, à Genève. Les lettres d'Adolf Keller sont reproduites avec son aimable autorisation.

être réunies : la première, retrouvée dans l'exemplaire de son opuscule qu'il avait directement expédié à la villa Montmorency, a par chance échappé à la destruction post-mortem des papiers du philosophe parisien ; les autres étant des copies carbone de ses deux derniers envois.

Bien que succincte et à sens unique, cette correspondance n'en apparaît pas moins singulière dans le corpus épistolaire bergsonien. D'abord en raison des multiples facettes de son interlocuteur, à la fois théologien, psychologue, et militant pacifiste. De surcroît, et tout en rappelant qu'il mettait un point d'honneur à répondre à ses admirateurs étrangers et à ceux qui lui réclamaient une préface, ces lettres confirment que Bergson était éminemment soucieux de savoir comment ses ouvrages étaient lus et interprétés dans les pays de langue allemande ; et viennent à ce titre enrichir de façon significative l'histoire de la réception de son œuvre tant en Suisse que dans l'ensemble du monde germanique. Nous verrons enfin que l'une de ces lettres se distingue tout particulièrement des autres, en ce qu'elle permet de mieux mesurer l'étendue de sa culture psychanalytique, attestant d'une possible lecture des travaux de Carl Gustav Jung.

I. Adolf Keller, pasteur, psychologue, et militant pacifiste

Né en février 1872 à Rüdlingen, dans le canton de Schaffhouse, Adolf Keller étudia la théologie à Bâle et à Berlin, complétant son cursus en suivant des cours de philosophie et d'histoire de l'art.² Ordonné en 1896, il fut d'abord pasteur auxiliaire de la paroisse évangélique allemande du Caire, où il vécut près de trois ans. De retour en Suisse, il s'installa à Burg où il se lia à Albert Schweitzer (1875-1965), puis partit en avril 1904 à Genève, pour y prendre la direction de la paroisse réformée de langue allemande. C'est là qu'il rencontra Karl Barth (1886-1968), alors vicaire, et dont la théologie dialectique devait durablement marquer sa pensée. Keller s'initia également à la psychologie, suivant d'abord en cela l'enseignement de Théodore Flournoy (1854-1920), père de la psychologie religieuse romande, rendu célèbre par *Des Indes à la planète Mars. Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie* (1900).

Cinq ans plus tard, Keller déménagea à Zurich pour officier au sein de la paroisse St Peter, où il demeura jusqu'en 1923. Il s'engagea alors parallèlement aux côtés du psychiatre alémanique Carl Gustav Jung (1875-1961), qui le forma à l'analyse, avec l'assistance de l'une de ses plus proches

2. Sur Adolf Keller, voir les travaux de M. Jehle-Wildberger (en particulier 2008). Voir également sa correspondance avec Jung éditée par ses soins (Jehle-Wildberger 2014).

adjointes, Maria Moltzer (1874-1944). À l'image d'un autre pasteur-psychanalyste, Oskar Pfister (1873-1956), lui aussi initié par Jung, Adolf Keller voyait dans l'exploration de la psyché inconsciente un outil auxiliaire dans son travail de conseil pastoral, telle une « charrue » préparant le champ de la psyché humaine, pour mieux accueillir la semence à semer, le message chrétien (voir Keller-Jenny 1979). En septembre 1911, Keller prit part au troisième Congrès international de psychanalyse de Weimar, rencontrant pour la première fois Sigmund Freud, qu'il décrivit ultérieurement comme un « magicien scientifique doté d'une immense autorité » (Keller 1955 ; voir aussi Keller 1953).³

En septembre 1913, Keller assista à la quatrième réunion psychanalytique privée organisée à Munich, à l'issue de laquelle Freud et Jung mirent un terme à leur association. Tandis que Pfister finit, après quelques atermoiements, par prêter allégeance au premier,⁴ Keller prit d'emblée position pour le second, rejoignant les rangs de l'Association de Psychologie Analytique et le Club psychologique de Zurich dont il fut l'un des membres fondateurs. Keller n'en garda pas moins une franche sympathie à l'égard du « père » de la psychanalyse, en dépit de l'aversion de ce dernier pour le christianisme et de son combat contre l'« illusion » religieuse. Son épouse Tina Keller-Jenny (1887-1985) effectua elle aussi une analyse avec Jung et sa collaboratrice Toni Wolff, et demeura durant de longues années la seule et unique représentante active de son école en Suisse romande.

Après-guerre, Adolf Keller se distingua par son investissement dans de nombreuses entreprises œcuménistes et son militantisme en faveur de la paix et de la réconciliation entre les nations européennes. Premier secrétaire alémanique de la Fédération des Églises protestantes de Suisse (de 1920 à 1941), il assura le contact entre les Églises réformées de la Confédération helvétique et les Églises protestantes, anglicanes et orthodoxes de l'étranger. En tant que secrétaire général de l'Universal Christian Council for *Life and Work*, il contribua à la formation d'un consensus entre orthodoxes et protestants sur le rôle pratique que doivent jouer les Églises au sein des sociétés (voir Keller 1923). En 1926, il fonda à Genève l'Institut international du Christianisme social (International Christian Social Institute), où il acquit le surnom de *Weltadolf* (« Adolf le mondial »).

3. Keller figure d'ailleurs sur la fameuse photographie de groupe réunissant les congressistes.

4. Dans une lettre du 29 octobre 1918, s'adressant à Freud dont il finit par prendre part, Pfister qualifia la « philosophie naïve » de Jung et d'Alphonse Maeder de « pâles copies de Schopenhauer et de Bergson » (Morgenthaler et al. 2014, 106).

Nommé privat-docent la même année, puis professeur titulaire, il enseigna l'œcuménisme et l'ecclésiologie descriptive à l'Université de Zurich, puis à partir de 1928 à Genève, où il établit six ans plus tard un séminaire, à l'origine de l'Institut œcuménique de Bossey. Keller installa de surcroît le Bureau central européen d'aide œcuménique en 1922, dont l'objectif était de contribuer à la reconstruction de l'Europe et d'assister les réfugiés russes et orientaux, et dont il occupa le secrétariat central jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il présida aussi de 1938 à 1941 le Comité suisse des Églises protestantes en faveur des réfugiés évangéliques. Ses engagements multiples lui valurent de nombreuses distinctions, dont des titres de docteur *honoris causa* des universités de Genève en 1919, de Yale en 1926, et d'Édimbourg en 1930. Adolf Keller finit paisiblement ses jours sur la côte ouest des États-Unis en février 1963, où il s'était installé en compagnie de son épouse, quelques années auparavant.

II. Plaidoyer pour un « cri de l'âme et de l'intériorité »

C'est vraisemblablement en assistant au deuxième Congrès international de philosophie, à Genève en septembre 1904, que Keller put entendre et approcher Bergson pour la toute première fois, celui-ci y présentant un rapport sur « Le paralogisme psychophysique » (Bergson, 1905).⁵ Mais ce n'est qu'en août 1912 que Keller fit état de son intérêt pour l'« intuitionnisme » bergsonien. Et ce, dans un compte rendu publié dans la *Neue Zürcher Zeitung*, consacré à *Wandlungen in der Philosophie der Gegenwart* de Julius Goldstein (Keller 1912). Voisinant avec le pragmatisme de William James, sa doctrine se caractériserait, explique le recenseur, par son rejet de l'intellectualisme, qui confond « penser avec être » et par « une méthode empirique radicale et une vision pratique qui évalue biologiquement la connaissance. » Quand bien même il mentionnait l'ouvrage d'Albert Steenbergen (1909) *Henri Bergsons intuitive Philosophie*, Keller recommandait surtout la lecture d'*Une philosophie nouvelle* d'Édouard Le Roy (1912), tout en appelant de ses vœux à la mise en route de davantage de traductions. Sa véritable rencontre avec l'œuvre paraît toutefois remonter à l'année précédente et à la publication de la version allemande de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (*Zeit und Freiheit*),⁶ Jung remerciant dans la première partie de *Wandlungen und*

5. Republié dans *Revue de métaphysique et de morale* ; puis repris sous le titre « Le cerveau et la pensée : une illusion philosophique » dans *L'Énergie spirituelle*.

6. Voir Zanfi (2013, 48-52).

Symbole der Libido le pasteur Keller de lui avoir signalé « le concept de 'durée créatrice' de Bergson » (Jung 1912, 67).

Deux ans plus tard, Adolf Keller faisait paraître une série d'articles dans la revue *Wissen und Leben*, que Diederichs rassembla l'année suivante dans une brochure intitulée *Eine Philosophie des Lebens (Henri Bergson)*.⁷ La pensée bergsonienne exprimerait d'après lui le désir « d'une libération nouvelle, d'un approfondissement et d'une amélioration de la vie elle-même qui coule en nous. » En plus du savoir intellectuel « pragmatique », Bergson mettrait en valeur, écrit-il, « un savoir plus élevé, plus précieux, qui n'est plus soumis à des objectifs pratiques » : « C'est la prise de conscience que nous apporte non pas l'intellect, mais l'intuition. » Ainsi que l'a montré Caterina Zanfi, Keller y reprend l'opposition entre intelligence et intuition (traduite depuis Steenbergen par « *Verstand* »), par laquelle Bergson est parvenue à fédérer les adversaires du rationalisme et de l'intellectualisme qui identifie son œuvre comme « un romantisme moderne aux teintes chrétiennes ou païennes » (Zanfi 2013, 69-70). Keller discerne enfin dans son intuitionnisme un moyen de mieux saisir la véritable portée du religieux dans la vie de l'esprit : « l'intellect sape la religion, et là où il s'approche seul du phénomène religieux, il doit la détruire ; car il ne peut tolérer ce qui est inconditionnel et absolu ; or la religion y est ancrée. » Au milieu d'un monde de haute culture matérielle et intellectuelle, l'œuvre de Bergson retentirait ainsi comme « un cri de l'âme et de l'intériorité. »

Les 13 et 20 mars 1914, Keller donna deux conférences intitulées « Bergson und die Libidotheorie » devant la Société psychanalytique de Zurich. Sans doute y développa-t-il l'idée défendue avant lui par C. G. Jung en 1913 selon laquelle « la libido peut être comprise comme l'énergie vitale en général, ou l'élan vital de Bergson » (Jung 1961, §568).⁸ La retranscription des débats qui suivirent indique que Jung déclara alors à l'assistance :

La présentation de Keller comble un vide. Bergson aurait dû être présenté ici depuis longtemps. Il dit tout ce que nous n'avons pas dit. Il descend de l'unité. Nous sommes montés à partir de la multiplicité (Jung 1914, 51).⁹

7. Avant de paraître sous forme d'opuscule chez Diderichs en 1914, Keller avait publié son étude en quatre parties dans *Wissen und Leben*, coédité par Rascher à Zurich, et Grunau à Rheinau (voir Keller 1913). La revue avait précédemment accueilli une étude d'Étienne Antonelli (1879-1971) sur le philosophe français : « Bergson et le mouvement social contemporain » (Antonelli 1912).

8. Original en anglais.

9. « Durch Kellers Referat ist eine Lücke ausgefüllt. Bergson hätte hier längst besprochen werden sollen. B.[ergson] sagt alles, was wir nicht gesagt haben. Er ist aus der Einheit

La même année, le psychiatre de Küsnacht, désormais émancipé de la psychanalyse freudienne, affirmait s'être engagé dans une « voie parallèle » à celle de l'auteur de *L'Évolution créatrice* — sa conception rénouvée de la libido étant d'après lui « parallèle à l'« élan vital » » et « [s]a méthode constructive correspond[ant] à la 'méthode intuitive' » du philosophe français (Jung 2001, 237).¹⁰ Suivant ultérieurement la suggestion de Maria Moltzer, la philosophie bergsonienne le conduisit aussi à élaborer le « type » dit intuitif (aux côtés des types « pensée, » « sentiment » et « sensation »), exposé pour la première fois en 1921 dans *Psychologische Typen*.¹¹

III. Rencontres entre Paris et Saint-Cergue

Apprenant début 1914 par le directeur de *Wissen und Leben*, Ernest Bovet, que Bergson pensait le plus grand bien de ses commentaires, Keller s'adressa directement à lui, annonçant vouloir aider à répandre ses « idées qui nous ouvrent un chemin nouveau. » Bergson, qui venait de suspendre ses leçons au Collège de France, s'empressa de le remercier, tout en regrettant de ne pas disposer du temps nécessaire pour lui en dire davantage. Si la guerre semble ensuite avoir interrompu leurs échanges, la présence d'un tiré à part de *Wissen und Leben* daté de 1915 réunissant une contribution d'Auguste Forel (1848-1931) s'étonnant qu'un métaphysicien comme Bergson puisse parler de science et ne produise en fait que du « mysticisme » (Forel 1915, 203),¹² suivi d'une réplique d'Adolf Keller,¹³ tend à montrer que ce dernier s'est efforcé, en dépit du contexte, d'entretenir le lien qu'il était parvenu à établir avec le penseur parisien.

Quelques mois avant que n'intervienne l'armistice, Henri Bergson donna, le 24 janvier 1918, son discours de réception à l'Académie française. Adolf Keller, auréolé de la neutralité suisse et de son rôle d'avocat de sa pensée dans le monde germanique, fut convié à y assister, comptant parmi les

herab-, wir sind aus der Vielheit herausgestiegen. »

10. De plus, et assez curieusement, Bergson est l'une des rares personnalités nommément citées dans ses *Schwarzen Büchern* (1913-1932). Jung écrit le 17 janvier 1914 : « Hum, Henri Bergson, je pense qu'il s'agit là ~~pas moins~~ précisément de l'authentique et juste méthode intuitive » (Jung 2020, 14, traduction personnelle).

11. Sur Bergson et Jung, voir Gunter (1982) et Shamdasani (2003, 70-72). Jung possédait par ailleurs des copies des traductions allemandes de *L'Évolution créatrice* et de *L'Énergie spirituelle*.

12. Ce passage est souligné par Keller, avec un point d'exclamation dans la marge.

13. Voir Keller (1915). La polémique s'est poursuivie, avec toujours en toile de fond le débat sur l'intérêt de la métaphysique bergsonienne. Voir Forel (1916) et A. Keller (1916).

quelques privilégiés à converser avec le philosophe, à sa table, discutant, semble-t-il, « par anticipation » de morale et de religion. Le pasteur et psychologue suisse signa peu après pour la *Neue Zürcher Zeitung* un compte rendu de cette journée restée « gravée dans [s]a mémoire » (Keller 1918a). Rétrospectivement, Keller la qualifia même, dans un texte plus tardif à caractère autobiographique, d'« événement littéraire et politique » de premier rang (cité dans Jehle-Wildberger 2008, 94).

Les lettres ultérieures conservées montrent que les deux hommes eurent au moins deux occasions de poursuivre leurs échanges : d'abord, rue d'Erlanger à Paris à l'automne 1919, Bergson lui ayant ménagé un nouvel entretien pour approfondir « la conversation philosophique dont [il] conserv[ait] un si bon souvenir. » Sans doute fut-il alors question des accusations de plagiat circulant à cette date dans les pays de langue allemande. Quand bien même Keller crut opportun de les contester publiquement, il reconnut toutefois dans une missive à son ami et compatriote, le théologien réformé Leonhard Ragaz (1868-1945) — lui aussi lecteur de Bergson — que l'on pouvait également admettre « des parallèles évidents, y compris sur le plan formel » avec certains auteurs germaniques (Keller 1918b).¹⁴ Bergson et Keller se revirent une troisième et dernière fois, à Saint-Cergue, où le philosophe parisien avait fait bâtir sa maison d'été. Nous sommes là, semble-t-il, en 1922 ou 1923. Et Keller fut à cette occasion accompagné d'Heinrich Seeholzer (1883-1932), avocat au barreau de Zurich, catholique et francophile. De cet ultime entretien, on ne sait à vrai dire pas grand-chose, quoique l'on puisse imaginer qu'il fut question, entre autres, de politique internationale, Bergson présidant alors la Commission internationale de coopération intellectuelle au sein de la Société des Nations.

IV. Une préface à une traduction française de C. G. Jung ?

Tandis que la mode du freudisme battait son plein dans le Paris des « Années folles » (voir Ohayon 2006, 60-65), Keller sollicita son correspondant dans l'espoir qu'il accepte de signer une préface à une traduction française d'un ouvrage de Carl Gustav Jung. Sans doute ne pouvait-il pas encore spécifier de quel livre il s'agissait, alors même que le groupe de travail que supervisait un expatrié moscovite, Emil Medtner (1872-1936), ancien éditeur ayant évolué dans le mouvement symboliste russe du début du siècle, et fonctionnant grâce au mécénat de la richissime Edith Rockefeller McCormick (que Jung et Keller avaient compté parmi leurs patients),

14. Voir aussi la lettre n. 9 de la correspondance.

n'avait à cette date pas achevé le moindre projet. On sait toutefois que *Métamorphoses et symboles de la libido*, ou bien *Types psychologiques* étaient en cours de réalisation. L'éventualité qu'Henri Bergson, alors en passe d'accéder au statut de « classique » de la philosophie française, et qui dès 1901 avait prédit que l'exploration de l'inconscient « sera la tâche principale de la psychologie » du siècle à venir (Bergson 1972, 461), puisse apporter sa caution prestigieuse à un auteur relativement peu connu du public français, avait certainement de quoi susciter les espoirs de l'École de Zurich. Et ce, bien que sa notoriété, immense avant 1914, commençait sensiblement à décliner (Azouvi 2007, 293 sq.). Nul doute qu'une telle préface aurait aussi pu avoir des répercussions à l'international ; Bergson jouissant d'une importante renommée dans la plupart des pays occidentaux, et le français demeurant à l'étranger l'une des grandes langues de référence.

Bien que négative, la réponse de Bergson témoigne de façon inédite de sa connaissance de la psychologie jungienne, autrement appelée psychologie analytique. Car avant de décliner l'invitation qui lui était faite, Bergson affirme en effet avoir « en haute estime l'œuvre de Jung, qui n'est pas seulement intéressante pour le psychologue et le pathologiste, mais encore pour le philosophe ». Ajoutant : « c'est là que la psychanalyse a trouvé sa philosophie ». Le propos est plutôt flatteur. Pourtant, une telle déclaration ne laisse pas d'étonner. Ne ferions-nous pas fausse route en l'interprétant trop littéralement ? Sa sincérité ne mériterait-elle pas être interrogée ? Sachant sans doute l'admiration que Keller vouait pour celui qui l'avait initié à l'exploration de l'inconscient, Bergson ne voulait-il pas éviter d'offenser son correspondant, alors même qu'il s'était distingué comme l'un de ses soutiens et promoteurs les plus dévoués dans le monde germanique ? D'où cette longue justification, et cette précaution selon laquelle « s'il y a un cas où [il] voudrai[t] pouvoir faire une exception, c'est celui-ci. » Quoi qu'il en soit, le fait est que rien jusqu'alors ne laissait à penser qu'Henri Bergson connaissait les travaux de l'École de Zurich. Au point où l'on peine à déterminer quels titres du corpus jungien, il avait à l'esprit lorsqu'il rédigea sa réponse. Le philosophe français ne cite en effet à aucun endroit le nom de Jung dans ses écrits, et c'est en vain que l'on trouvera dans son œuvre le moindre emprunt terminologique fait à sa psychologie. D'autre part, aucun ouvrage ou tiré à part de Jung ne figure dans sa bibliothèque personnelle. Et nous savons que si Bergson lisait bien l'allemand, il disait aussi dans une lettre à Émile Meyerson du 17 janvier 1910, en avoir « qu'une connaissance tout extérieure » (Bergson cité dans

Meyerson 1910, 50), laissant à penser qu'il n'était pas toujours à l'aise avec la langue de Goethe, et qu'il préférerait somme toute bénéficier d'une traduction. Nous voilà donc contraints à formuler une série d'hypothèses.

Il est d'abord fort possible que Bergson ait lu les quelques textes que Jung publia directement en français. À commencer par « L'analyse des rêves, » écrit à l'invitation d'Alfred Binet pour *L'Année psychologique* en 1909 ; revue à laquelle il avait d'ailleurs, avant cette date, contribué. Nous pensons aussi à ses trois articles parus dans les *Archives de psychologie* de Théodore Flournoy et Édouard Claparède, en particulier à « Contribution à l'étude des types psychologiques » (Jung 1913), ainsi qu'à « La structure de l'inconscient » (Jung 1916). La revue genevoise ne bénéficiait cependant pas en France d'une diffusion comparable à celle de Binet et on ne sait si Bergson y était ou non abonné. Recevant ensuite certainement les *Proceedings* de la Society for Psychical Research, qu'il présida en 1913,¹⁵ peut-être connaissait-il sa conférence prononcée devant la société londonienne sur les « fondements de la croyance aux esprits » (Jung 1920).¹⁶ Quant à savoir s'il prêta attention à *Wandlungen und Symbole der Libido* (1911-1912), *Das Unbewusste im normalen und kranken Seelenleben* (1916), ou bien encore à *Psychologische Typen* paru l'année précédente, la question reste à vrai dire ouverte. Mais cette hypothèse apparaît d'autant plus plausible qu'en soulignant l'intérêt des travaux jungiens pour le philosophe, Bergson semble avoir à l'esprit ses publications les plus récentes, nettement imprégnées de philosophie, et non, contrairement à la plupart de ses contemporains, aux seules études diagnostiques sur les associations verbales réalisées alors qu'il œuvrait aux côtés d'Eugen Bleuler au sein de la clinique du Burghölzli. Nous pensons à vrai dire surtout à *Psychologische Typen* où se mêlent des références à des doctrines antiques et médiévales, à Schiller, Nietzsche ou James. Il paraît de façon plus certaine que Bergson a pu se familiariser avec sa psychologie analytique en discutant avec leur ami commun, devenant ainsi peut-être parfaitement au fait du « schisme » intervenu entre Vienne et Zurich, à une époque où la plupart des psychanalystes et psychiatres français n'accordaient

15. En mai 1913, Bergson accepta la présidence de la British Society for Psychical Research et donna dans le cadre de la société une conférence intitulée « Fantômes des vivants et recherche psychique ». Jung, qui était *honorary fellow* de l'American Society for Psychical Research depuis 1907, ne fut nommé « corresponding member » de la société britannique qu'en 1917.

16. Conférence prononcée le 4 juillet 1919 à Londres. Il existe deux traductions françaises de ce texte, signées Yves Le Lay, réalisées à partir du texte original allemand paru pour la première fois en 1928, puis d'une seconde version révisée, en 1948 (Jung 1939 ; 1973).

encore guère d'importance aux différents motifs ayant conduit les deux écoles à se séparer.¹⁷

Pour justifier son choix, Bergson dit se heurter à une « question de principe, » faisant écho à la réponse qu'il avait adressée à Joseph Segond dix ans plus tôt :

Depuis plusieurs années je réponds, toutes les fois qu'on me demande une préface, que je n'en fais jamais ; j'ai coutume d'ajouter qu'il m'est arrivé une ou deux fois de faire fléchir mon principe quand il s'agissait de traductions de philosophes étrangers (parce que j'étais sûr que de ce côté là, la demande serait limitée), mais que je serais bien vite débordé si je commençais à préfacier des ouvrages français (Bergson 2002, 544).

Disant avoir érigé ce principe en « règle absolue, » Bergson précisa avoir « dû opposer un refus à un grand nombre de demandes, dont quelques-unes émanaient d'amis personnels, auxquels j'aurais voulu pouvoir donner satisfaction. Je ne pourrais maintenant faire une exception sans me donner un démenti à moi-même ». Outre celui signifié à la traduction de William James, les lettres rassemblées dans ses *Correspondances* ne témoignent toutefois que d'une petite quantité de rejets (Bergson 2002, 183-184). Avant 1922, Bergson avait signé plusieurs préfaces (Bergson 1976, 610-612 ; 811-813 ; 971-973 ; 1249-1251 ; 1336-1338), en plus d'une introduction au *Pragmatisme* (Bergson 1911). Il ne s'écarta ensuite qu'à de rares reprises de ladite règle, préfaçant les extraits de la correspondance de William James (Bergson 1972, 1470-1474), ainsi que la *Neurobiologie de l'hallucination* de Constantin von Monakov (1932) bien qu'il s'agisse là d'une lettre-préface (Bergson 1972, 1501-1502).

On peut du reste s'interroger sur les effets qu'aurait eus ce texte introductif sur la diffusion et la réception de la psychologie jungienne en France. Nul doute qu'elle aurait contribué à la conclusion plus rapide d'un partenariat entre Zurich et une maison d'édition parisienne, en l'occurrence Alcan ainsi que le suggère une note ajoutée par Jung à la lettre (la première traduction française réalisée par l'équipe dirigée par Medtner parut finalement en 1931 aux éditions Aubier-Montaigne). Elle aurait également donné à l'ouvrage, et plus largement à l'œuvre de Jung, un retentissement international supplémentaire. À cette date, nous l'avons dit, Bergson n'était

17. Il faut en fait attendre la thèse de Roland Dalbiez pour que des psychanalystes parisiens s'attachent vraiment à prendre en compte l'histoire du mouvement psychanalytique et ses enjeux. Voir le témoignage du membre de la Société Psychanalytique de Paris, É. Pichon (1936), et le chapitre V de Serina (2021).

néanmoins plus à l'apogée de sa notoriété, sa doctrine n'ayant alors plus tout à fait le même prestige, François Azouvi parlant d'une mise à l'écart du « patron de toutes les audaces de l'esprit [...] transformé en pontife de la philosophie bien-pensante » ; Bergson ne trouvant après-guerre plus qu'un écho que chez divers lecteurs classés à l'extrême droite de l'échiquier politique, ainsi que chez les « non-conformistes » (Azouvi 2007, 305). En outre, et quand bien même il aurait fait une entorse à cette « règle absolue, » il est fort possible qu'il changeât par la suite d'avis, comme il le fit à propos de la traduction des *Varieties of Religious Experience* de James (voir Bergson 2002, 124-134) ;¹⁸ celle-ci dénaturant beaucoup trop à ses yeux l'original. En effet, la version française de *Wandlungen und Symbole der Libido*, signée par un certain Louis de Vos, ne peut en aucun cas être considérée comme une traduction *stricto sensu*, étant non seulement rédigée dans une langue médiocre, mais aussi peu fidèle à l'œuvre source, de par le choix de faire apparaître l'ensemble des notes de bas de page, pourtant très abondantes, dans le corps du texte. Dernière hypothèse : au prétexte ne pas être trop étroitement associé au freudisme, qui « après avoir été si longtemps ignoré chez nous, est devenu brusquement populaire et fait sans doute des dégâts » (Bergson 2002, 1071), peut-être aurait-il finalement préféré se rétracter.

Une note de la main de Keller adjointe au bas de la signature de Bergson indique qu'il sollicita par défaut Georges Duhamel (1884-1966), lauréat du prix Goncourt en 1918,¹⁹ qui selon toute vraisemblance lui aussi refusa. Plus bas, Jung ajouta, à l'adresse d'Emil Medtner : « Il s'agit au moins d'une opinion qui pourrait être communiquée à Alcan. »²⁰ La mention du célèbre éditeur universitaire parisien, chez qui Bergson avait publié ses précédents ouvrages, suggère que des pourparlers étaient alors en cours (qui, le cas échéant, finirent par capoter), ou du moins que telle était leur ambition. C'est *in fine* un germaniste et professeur de philosophie nommé Yves Le Lay (1888-1965), ancien élève de Georges Palante à Saint-Brieuc, de Wilhelm Wundt à Leipzig, puis d'Édouard Claparède à Genève, inconnu tant du monde académique que du grand public cultivé (si ce n'est pour avoir assuré la version française des *Cinq leçons sur la psychanalyse* de Freud), à qui revint la responsabilité d'introduire *Métamorphoses et symboles de la libido*. Aucune traduction de Jung ne bénéficia d'ailleurs d'une grande signature

18. C'est finalement Émile Boutroux qui se chargea de la préface.

19. « Kenntnisnahme: Ich schreibe um[gehend] an Duhamel. Gr.[uß] Keller »

20. « Lieber Medtner! Das ist wenigstens eine Meinungsäußerung, die man Alcan mittheilen kann. Mit herzlichem Grüss. Dein Jung ».

francophone, si ce n'est de celle, bien moins prestigieuse, de l'écrivain, critique littéraire, et ami de Bergson, Edmond Jaloux qui préfaça ses *Essais de psychologie analytique* (Jung 1931).

En guise d'épilogue

Formulant le vœu que Bergson conserve toujours un « souvenir bien vivant » de leurs entretiens passés, Adolf Keller exprima à la fin des années trente son désir de renouer avec celui dont la « pensée [l']a accompagné pendant toutes ces années et pendant beaucoup de voyages. » Le pasteur suisse paraît en effet avoir particulièrement bien accueilli *Les Deux Sources*, son témoignage contrastant d'ailleurs avec les propos rapportés par Jacques Chevalier selon qui Bergson avait constaté que les protestants, « esclaves de la lettre de l'Écriture » s'étaient singulièrement méfiés de sa conception de la religion, au point de se révéler incapables de la comprendre (Chevalier 1959, 243). Rongé par la maladie, et limitant le flux des visiteurs à son domicile, le « maître » parisien semble ne pas lui avoir répondu. La Seconde Guerre mondiale a éclaté. Bergson ne viendra jamais à Zurich pour se mettre « en rapport avec des pensées [qu'il] savait sympathiques à la [s]ienne. »

Bibliographie

- Antonelli, Étienne. 1912. « Bergson et le mouvement social contemporain. » *Wissen und Leben* 7 : 627-635 ; 809-816.
- Azouvi, François. 2007. *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*. Paris : Gallimard.
- Bergson, Henri. 1905. « Le paralogisme psychophysiologique. » In *Congrès international de Philosophie. II^e session tenue à Genève du 4 au 8 septembre 1904* édité par Édouard Claparède, 427-444. Genève : Henry Kundig.
- Bergson, Henri. 1911. « Introduction. » In *Le Pragmatisme de William James*, 1-16. Paris : Flammarion.
- Bergson, Henri. 1972. *Mélanges : L'idée de lieu chez Aristote, Durée et simultanéité, correspondance, pièces diverses, documents*. Édité par André Robinet. Paris : Presses universitaires de France.
- Bergson, Henri. 2002. *Correspondances*. Édité par André Robinet. Paris : Presses universitaires de France.
- Chevalier, Jacques. 1959. *Entretiens avec Bergson*. Paris : Plon.
- Flournoy, Théodore. 1900. *Des Indes à la planète Mars. Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*. Paris : Félix Alcan.

- Forel, Auguste. 1915. « Metaphysik oder Wissenschaft. » *Wissen und Leben* 16 : 200-205.
- Forel, Auguste. 1916. « Metaphysik, Wissen und Leben. Entgegnung. » *Wissen und Leben*, 16 : 498-501.
- Gunter, Pete A. Y. 1982. « Bergson and Jung. » *Journal of History of Ideas* 43 (4) : 635-652.
- Jehle-Wildberger, Marianne. 2008. *Adolf Keller (1872-1963) : Pionier der ökumenischen Bewegung*. Zurich : Theologischer Verlag.
- Jehle-Wildberger, Marianne, ed. 2014. *C. G. Jung und Adolf Keller : Über Theologie und Psychologie : Briefe und Gespräche*. Zurich : Theologischer Verlag.
- Jung, Carl Gustav. 1909. « L'analyse des rêves. » *L'Année psychologique* 15 : 160-167.
- Jung, Carl Gustav. 1912. *Wandlungen und Symbole der Libido*. Leipzig: Deuticke.
- Jung, Carl Gustav. 1913. « Contribution à l'étude des types psychologiques. » *Archives de psychologie*, 13(52) : 289-299.
- Jung, Carl Gustav. 1914. In *Psychanalytischen Vereins* 20(3).
- Jung, Carl Gustav. 1916. « La structure de l'inconscient. » *Archives de psychologie*, 13(62) : 152-179.
- Jung, Carl Gustav. 1920. « Psychological Foundations of Belief in Spirits. » *Proceedings of the Society for Psychical Research* 21(79) : 75-93.
- Jung, Carl Gustav. 1931. *Essais de psychologie analytique*. Paris : Stock.
- Jung, Carl Gustav. 1939. « Croyance aux esprits. » In *Phénomènes occultes*. Traduit par Yves Le Lay, 107-122. Paris : Aubier Montaigne.
- Jung, Carl Gustav. 1961. *Collected Works 4*. Princeton : Princeton University Press.
- Jung, Carl Gustav. 1973. « Fondements psychologiques de la croyance aux esprits. » *L'Energétique psychique*. Traduit par Yves Le Lay, 232-252. Genève : Georg.
- Jung, Carl Gustav. 2001. *Psychogenèse des maladies mentales*. Traduit par Josette Rigal. Paris : Albin Michel.
- Jung, Carl Gustav. 2020. *The Black Books vol. 4*. New York : W. W. Norton and Company.

- Keller, Adolf. 1912. « Zur neuern Philosophie. » *Neue Zürcher Zeitung* 27 août.
- Keller, Adolf. 1913. « Eine Philosophie des Lebens. Henri Bergson. » *Wissen und Leben* 7 : 89-96 ; 174-184; 208-217 ; 292-305.
- Keller, Adolf. 1915. « Wissen und Leben. » *Wissen und Leben* 16 : 206-212.
- Keller, Adolf. 1916. « Tatsachen und ihre Deutung. » *Wissen und Leben* 16 : 729-736.
- Keller, Adolf. 1918a. « Die Ausnahme Bergsons in die Akademie. » *Neue Zürcher Zeitung* 3 février.
- Keller, Adolf. 1918b. Lettre à L. Ragaz sans date. Fonds Ragaz. Staatsarchiv des Kanton Zürich.
- Keller, Adolf. 1923. « Une grande œuvre d'entraide protestante. » *Le Christianisme social*, 4^e année (février-mars) : 178-181.
- Keller, Adolf. 1953. Entretien avec Kurt R. Eissler. Box 129. Freud Papers. Library of Congress, Washington D. C.
- Keller, Adolf. 1955. « Aus den Anfängen der Tiefenpsychologie. » *Neue Zürcher Zeitung*, 24 juillet.
- Keller-Jenny, Tina. 1979. *Recollections of my Encounter with Dr. Jung*. Boston: Francis A. Countway Library of Medicine.
- Le Roy, Édouard. 1912. *Une philosophie nouvelle. Henri Bergson*. Paris : Félix Alcan.
- Meyerson, Émile. 2009. *Lettres françaises*. Paris : CNRS Éditions.
- Morgenthaler, Christoph et Isabelle Noth. 2014. *Sigmund Freud — Oskar Pfister: Briefwechsel 1909-1939*. Zurich : Theologischer Verlag.
- Ohayon, Annick. 2006. *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969)*. Paris : La Découverte/Poche.
- Pichon, Édouard. 1936. « De Freud à Dalbiez. » *Revue française de psychanalyse* 9(4) : 559-588.
- Serina, Florent. 2021. *C. G. Jung en France : rencontres, passions et controverses*. Paris : Les Belles Lettres.
- Shamdasani, Sonu. 2003. *Jung and the Making of Modern Psychology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Steenbergen, Albert. 1909. *Henri Bergsons Intuitive Philosophie*. Iéna : Eugen Diederichs.

Zanfi, Caterina. 2013. *Bergson et la philosophie allemande 1907-1932*. Paris : Armand Colin.

Florent Serina est historien, actuellement chercheur postdoctorant à l'Université de Strasbourg, SAGE-CNRS, et chercheur associé à l'Institut des Humanités en Médecine — CHUV de Lausanne. Il consacre l'essentiel de ses travaux à l'histoire des sciences de l'homme aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles, et plus particulièrement à l'histoire sociale et culturelle des sciences du psychisme (psychologie, psychiatrie, psychanalyse) en Europe.